

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 90

Artikel: Le père Cornu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1815. Elle fut prise à cette époque par les alliés et entièrement démintelée. Vendue par l'Etat, elle passa par droit de succession à différents propriétaires. Une société artistique de Bâle était en instance pour l'acquérir, lorsque M. le député de Reinach l'ayant appris, se hâta de s'en rendre acquéreur, par esprit de patriotisme, et, grâce à lui, un des plus beaux monuments de la province (Landskron, couronne du pays) ne passa pas à l'étranger. M. de Reinach fit exécuter dans ces ruines à grands frais des travaux considérables, au point de les rendre habitables dans certaines parties.

Un nommé Marchais était capitaine-adjutant à Landskron, en 1804. On raconte que cette forteresse a été agrandie par un baron de Reichenstein, et qu'il y fit placer une inscription, en vers allemands, qu'on résume en ces mots : « Je suis Reich (riche) de Reichenstein, et j'ai fait bâtir ce château pour faire voir au pays ma puissance. »

Le château de Ferrette et ses dépendances furent acquis par feu M. Zuber, de Rixheim. Il mit fin aux dégradations dont ces ruines étaient l'objet, et fit exécuter beaucoup de travaux d'agrément. La mort est venue le surprendre lorsqu'il se proposait de faire des fouilles dans ces immenses ruines qui sont, chaque jour de la belle saison, visitées par les nombreux étrangers qui viennent voir la petite ville pittoresque de Ferrette.



Le père Cornu

(Suite et fin.)

Après en avoir parlé des années comme d'une chose lointaine, tout le pays apprit un jour que la construction du chemin de fer économique de Moulins à Cosne était cette fois décidée.

Ce jour-là, le père Cornu avala une demi-douzaine de gnioles de plus qu'à l'habitude, et il répétait :

— Leur chemin de fer... laissez-moi donc... ils me font rire avec leur chemin de fer. Ça ne prendra pas. C'est-y le chemin de fer qui ira chercher et déposer ses clients à leur porte comme je fais avec les miens. Quand je dis mes clients... il y a aussi leurs paquets... et leurs commissions... sans compter que... justement...

(L'homme à la barbiche rousse avait aperçu un « bouchon ».) Une minute après, il était sur son siège.

— Tout ça, continuait-il en s'essuyant la

comme une morte, un filet de sang coulait de son front sur sa joue au contour enfantine. Il fut terrifié. S'il l'avait tuée ?

Quelqu'un pouvait passer sur la route, le questionner, le conduire aux gendarmes....

Affolé, ne voulant pas qu'on pût les surprendre, il se baissa, passa ses bras sous le corps de la pâtourette léger et menu, et l'emporta jusqu'au ruisseau.

Cinq minutes après, Loidé, dont il avait baigné d'eau fraîche le visage et les mains, revenait à elle, tandis qu'il la regardait avec une indicible expression traduisant bien les sentiments complexes qui s'agitaient actuellement en lui.

— Je... vous remercie, m'sieur Toinou, lui dit-elle doucement après un moment de réflexion. Vous m'avez guérie en m'apportant ici et en mouillant mon front et mes mains. Vous.... vous êtes bien bon, m'sieur Toinou !

moustache du manche de son fouet, c'est des manœuvres électorales. Le pays n'avait pas besoin de ça, et ce chemin de fer de malheur fera faillite... Vous verrez, c'est moi qui le dis.

En dépit de ces prédictions intéressées, ce fut la tête, non la machine, qui fit faillite.

Le chemin de fer économique coûtait, il est vrai, plus cher que la voiture, mais on allait plus vite. Il ne prenait pas les gens à leur porte ; bien souvent, au contraire, les voyageurs avaient deux kilomètres avant d'être à la gare, mais on prenait le train comme les citadins. La voiture, c'était maintenant « paysan ».

Quelques vieux seulement restaient fidèles au père Cornu, qui avait dû restreindre de beaucoup le nombre de ses voitures.

Sa gaieté l'abandonnait. Le claquement de son fouet ne faisait plus écho au carillon ininterrompu que continuaient à égrener sur la route les grelots de ses bêtes.

Par contre, pour se consoler sans doute de sa déveine, il avalait plus de gnioles que jamais. A tel point qu'un soir, abominablement gris, il versa à la descente de Saint-Menoux.

Ce fut sa ruine. Personne ne mit plus les pieds dans sa voiture. Il dut vendre son matériel. Il ne lui resta qu'une vieille guimbarde et une rosse si étique que les huissiers n'osèrent la mettre à l'encan.

Depuis, le père Cornu boit toujours des gnioles, mais souvent il se demande avec angoisse ce qu'il adviendrait de lui si son cheval crevait ou si l'essieu de sa guimbarde venait à se rompre.

* * *

Or, une nuit de fin novembre, comme le trio entra à Bourbon, quelques centaines de mètres avant d'arriver à la ville, juste à l'endroit où le chemin de fer coupait la route, le fantomatique cheval du père Cornu s'abattit.

Il était rendu, à bout de souffle et de forces. Depuis deux heures il tombait une neige pourrie qui gelait en touchant terre et formait verglas. Depuis deux heures la bête luttait désespérément, comprenant obscurément que si elle tombait elle ne se relèverait plus.

Tout d'abord, en apercevant les rails, l'homme poussa un juron :

— Chemin de fer de malheur, va.... c'est encore toi qui es cause de ça.

Puis il prit la rosse par la tête, essaya de la relever.

Que racontait-elle là ? avait-elle donc le délire ? Le remerciez et lui dire qu'il était bon ? Bon ? Lui !

— T'es folle ! répliqua-t-il d'un ton rogue. Pourquoi que tu me remercies ? C'est-y parce que je t'ai...

— Chut ! Taisez-vous, m'sieur Toinou, interrompit-elle en posant sa main hâlée, mais fluette, sur le bras du jeune paysan. Je suis tombée en courant, vous passiez, vous m'avez relevée et...

— Mais, murmura-t-il honteux, tu as donc oublié déjà que...

— Je ne me rappelle rien, répliqua-t-elle fermement en fixant sur les yeux noirs de l'adolescent ses doux yeux limpides couleur d'eau de source, sinon que vous m'avez soignée tout à l'heure !

Il la regarda, se mordit la lèvre, et se tourna pour qu'elle ne vit pas son trouble.

(A suivre.)

Peine perdue, elle n'avait même pas la force de soutenir sa tête.

Une colère mauvaise et absurde empoigna le vieux. A coups de manche de fouet il se mit à cogner. Les coups sonnaient sur les os, sur les côtes. Quand le manche tombait sur les flancs flasques et creux, le vieux avait l'impression de taper dans de la glaise ou du mastic.

Une lueur de bon sens lui vint au bout d'une minute.

— Brute que je suis, dit-il en jetant bien loin son fouet.

A genoux sur les rails, il avait pris à pleins bras la tête du vieux cheval. Et il pleurait.

— Pauvre vieux, pardon. Si tu ne te relèves pas, c'en est pas fainéantise de ta part... Il y a si longtemps que tu marches.... Pourtant, je ne voudrais pas te laisser là. Cette locomotive de malheur peut arriver d'un instant à l'autre. Pauvre vieux... va... essaye. Je vais te déteuler.

Il avait à peine décroché les traits du collier qu'un coup de sifflet retentit. Un œil rouge énorme creva la nuit.

— Allons, vieux, tu entends, courage....

La bête, en un suprême effort, s'était à demi redressée... Le train n'était plus qu'à dix mètres...

— Hardi, vieux, hurlait l'homme.

Mais le verglas les trahit. D'un de ses sabots, la bête abattit l'homme. Tous deux roulaient sous l'œil impassible du monstre.

Jean VIOLA.



Les dix Commandements d'hygiène

Voici des commandements qui sont affichés dans toutes les écoles suédoises. Pourquoi ne les indiquerions-nous pas aux maîtres d'école, aux papas et aux mamans de notre pays ?

1° L'air frais, jour et nuit, condition nécessaire à la santé, est le meilleur préservatif contre la maladie des poumons.

2° Le mouvement et la vie : Faire tous les jours de l'exercice au grand air en travaillant et en se promenant. C'est le contre-poids du travail sédentaire.

3° Boire et manger modérément et simplement. Celui qui préfère à l'alcool l'eau, le lait et les fruits, raffermi sa santé et augmente ses capacités de travail et de bonheur.

4° Les soins intelligents de la peau : s'endurcir contre le froid par des lavages d'eau glacée quotidiens, et prendre, une fois par semaine, un bain chaud en toute saison. On peut ainsi entretenir sa santé et se préserver des refroidissements.

5° Les vêtements ne doivent être ni trop chauds, ni trop justes.

6° L'habitation doit être exposée au soleil, sèche, spacieuse, propre, claire, agréable et confortable.

7° Une propreté rigoureuse en toute chose : l'air, la nourriture, l'eau, le pain, le linge, les vêtements, la maison, tout doit être propre, le moral aussi, c'est le meilleur préservatif contre le choléra, le typhus et toutes les maladies contagieuses.

8° Le travail régulier et intensif est le meilleur préservatif contre les maladies de l'esprit et du corps : c'est la consolation dans le malheur et le bonheur de la vie.

9° L'homme ne trouve pas le repos et la distraction après le travail dans les fêtes bruyantes. Les nuits sont faites pour dormir. Les heures de loisir et les fêtes doi-